



---

Paul Pelliot: 28 mai 1878 — 26 octobre 1945  
Author(s): Robert des Rotours  
Reviewed work(s):  
Source: *Monumenta Serica*, Vol. 12 (1947), pp. 266-276  
Published by: [Monumenta Serica Institute](#)  
Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40726681>  
Accessed: 27/08/2012 11:30

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



*Monumenta Serica Institute* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Monumenta Serica*.

<http://www.jstor.org>

## OBITUARIES

### Paul Pelliot

28 mai 1878 — 26 octobre 1945

Paul Pelliot était devenu le maître incontesté des études sinologiques dans presque tous les domaines. Il nous a laissé une œuvre immense, dont on nous a décrit les grandes lignes.<sup>1</sup> MM. P. Demiéville et L. Hambis ont déjà donné une liste des œuvres principales. Une bibliographie complète qui nécessitera de longues recherches paraîtra ultérieurement.

Si Pelliot a pu fournir un labeur aussi considérable, c'est grâce à des dons naturels incomparables. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, d'un très grand sens critique et d'un esprit clair et précis, soutenus par une constitution robuste qui lui permettait de n'être jamais arrêté par la fatigue ou la maladie. Il était guidé par une volonté indomptable qui le soutiendra jusqu'aux derniers instants de sa vie.

Afin de ne pas répéter inutilement ce qui a été déjà dit sur ses œuvres, cet article sera plus spécialement consacré à sa vie, ce qui permettra de mettre en relief sa personnalité si marquée.

Paul Pelliot naquit à Paris le 28 mai 1878. Il était le troisième d'une famille de sept enfants. Son père habitait Saint-Mande où il dirigeait une affaire qui lui appartenait. Il put ainsi assurer une excellente éducation à tous ses enfants. Paul Pelliot comme ses deux autres frères fit ses études au Collège Massillon dont les élèves suivaient les cours au Lycée Charlemagne. Il fit cependant sa troisième et sa seconde au Collège Stanislas.

Dès son enfance, il se fit remarquer par sa mémoire et son intelligence; il était toujours à la tête de sa classe et obtint des prix au concours général. Mais il n'était pas cependant un élève modèle car sa forte personnalité se pliait mal à la discipline des collèges.

---

1) Cf. Paul Pelliot, brochure publiée par la Société Asiatique, Paris, 1946. Articles de MM. Paul Demiéville, pp. 29-54; J. Deny, pp. 55-68; L. Hambis, pp. 69-79; Paul Pelliot par J. J. L. Duyvendak, dans le *T'oung-pao*, vol. XXXVIII, pp. 1-15, Leiden, 1947.

Dès la fin de ses études secondaires, il pense se destiner à la diplomatie. Dans ce but, il passe l'examen de l'Ecole des Sciences politiques et apprend le chinois à l'Ecole des Langues orientales vivantes. Il est si spécialement doué pour cette étude qu'il obtient son diplôme en deux ans au lieu de trois.<sup>2</sup> Mais bientôt attiré par Edouard Chavannes et Sylvain Lévi, il se destine à une carrière scientifique. Il étudie le sanskrit à l'Ecole des Hautes Etudes et passe une licence d'anglais.

En 1899, il est nommé pensionnaire à la Mission archéologique d'Indochine qui allait devenir en 1900 l'Ecole française d'Extrême-Orient à Hanoi. Dès le 15 février 1900, il fut envoyé en mission en Chine afin d'acheter les livres nécessaires à la bibliothèque de la nouvelle Ecole.

Il se trouve donc à Pékin au moment du siège des Légations (15 juin — 14 août 1900). Il pourra ainsi manifester ses qualités combattives qui mettront bien en lumière son caractère aventureux.

Le 12 juillet, il s'empare d'un grand drapeau chinois qui avait été placé par l'ennemi contre le mur de la Légation de France.<sup>3</sup>

Le 17 juillet, il réalise un exploit beaucoup plus extraordinaire. Profitant d'une longue journée d'accalmie, vers 1 heure de l'après-midi, il franchit la barricade, se fait conduire auprès d'un mandarin qui, sans lui faire violence, l'emmène à travers la ville jusqu'au Yamen de Yong-lou, le commandant en chef des troupes régulières chinoises. Il a une longue conversation avec trois mandarins. Finalement il rentre sain et sauf vers 6 heures alors qu'on commence à le croire définitivement disparu.<sup>4</sup> Cette aventure dénote chez P. Pelliot un incroyable mépris du danger joint à une excellente connaissance de la langue pour un jeune homme qui n'avait passé que deux ans à l'Ecole des langues orientales et venait d'arriver en Chine.

Sa brillante conduite lui valut la croix de la Légion d'honneur qu'il reçut en 1901 à l'âge de 22 ans.<sup>5</sup> L'année suivante, l'Empereur

2) Cf. Paul Pelliot, p. 60.

3) Cf. Rapport et Journal de M. Pichon, Ministre de France, *Le Temps*, 10 novembre 1900. Eugène Darcy, *La Défense de la Légation de France*, Paris, Challamel, 1901, p. 170. Ce livre a été rédigé principalement d'après les notes prises au jour le jour par Pelliot.

4) Cf. Rapport de L. Pichon, loc. cit. Putnam Weale, *Indiscreet letters of Peking* (Shanghai 1922) pp. 229-230; E. Darcy, op. cit., pp. 191-194. Ritter von Winterhalder, *Kämpfe in China*, 1902, pp. 317-319.

5) *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. I, p. 58.

de Russie le nommait Chevalier de l'Ordre de Ste Anne.<sup>6</sup> Il devait par la suite recevoir tant de distinctions qu'il ne saura être question de les énumérer toutes.

Le siège de Pékin terminé, il retourna en Indochine d'où il revint plusieurs fois encore en mission en Chine. Pendant ses séjours à Hanoi, il collabora activement à la rédaction du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*. Il y publiait tout d'abord en 1902 la traduction avec commentaires des *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* (Tchen la fong t'ou ki 真臘風土記) qui avaient été composés par Tcheou Ta-kouan 周達觀 en 1297; puis il entreprenait ses *Notes de Bibliographie chinoise* qui devaient paraître de 1902 à 1909. En 1904 paraît un volumineux travail de 282 pages, intitulé *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle*, où nous trouvons nettement affirmée la méthode qui caractérisera toute l'œuvre de Pelliot. La traduction des deux itinéraires, malgré des notes abondantes, ne prend que dix pages, mais elle est précédée d'une très longue introduction où sont abordés toutes sortes de problèmes ne se rapportant pas directement au sujet, tel l'origine du mot Chine, les voyages de Hiuan-tsang et de Marco Polo. Suivant les termes employés par Chavannes dans un compte-rendu,<sup>7</sup> "on admirera dans le beau mémoire de M. Pelliot, l'aisance avec laquelle il se meut au milieu d'une masse de textes vraiment formidable, l'érudition profonde qui lui rend familières toutes les publications concernant la géographie et l'histoire de la Chine, de l'Indochine et de l'Inde, la rigueur avec laquelle il détermine les lois phonétiques qui président aux transcriptions des mots étrangers en Chinois, l'exactitude qu'il met à citer les ouvrages chinois dont il se sert, la lucidité parfaite de ses raisonnements . . . , la rectitude du jugement qui lui suggère dans les cas les plus difficiles, les solutions les plus vraisemblables." Ce jugement peut s'appliquer à toute l'œuvre de Pelliot et mérite d'être retenu.

Il ne saurait être question d'énumérer les nombreux comptes-rendus et articles de moindre importance qu'il publia à cette époque dans le *Bulletin*. Mais la valeur de tous ses travaux l'avait fait remarquer et sa réputation était bien établie.

Le 9 juillet 1904,<sup>8</sup> Pelliot quittait l'Indochine pour se rendre en France; il ne devait y revenir qu'en décembre 1908. En effet, à la

6) *Ibid*, t. II, p. 223.

7) Cf. T'oung-pao, 1904, p. 469.

8) Cf. BEFEO, p. 490.

suite des brillantes découvertes faites par Aurel Stein en Asie centrale, l'Allemagne venait d'y envoyer plusieurs missions, et en France, dès 1905, Emile Senart et Sylvain Lévi commencèrent à organiser une expédition. Ils choisirent Pelliot pour en être le chef. Les préparatifs durèrent un an. Mettant à profit ce loisir, Pelliot se rendit en Russie, où en quelques mois, son exceptionnelle aptitude à assimiler les langues le mit à même de parler couramment le russe.<sup>9</sup>

Finalement la Mission dirigée par P. Pelliot, accompagné par un de ses anciens amis d'enfance, le docteur Louis Vaillant, et par le photographe Nouette, quitta Paris le 15 juin 1906. Elle arriva bientôt à Taschkent où elle dut s'arrêter près de deux mois pour attendre ses bagages. Ce séjour fut suffisant pour permettre à Pelliot d'apprendre à parler le turc oriental qu'il ne connaissait que de façon livresque.<sup>10</sup> Dans les derniers jours d'août, Pelliot arrivait à Kashgar où son admirable connaissance du chinois impressionna les mandarins locaux.

Il partit vers l'est et s'arrêta tout d'abord au petit village de Tomchouk où se trouvaient les ruines d'un temple. Il y trouva une statuette de type gréco-bouddhique et fit fouiller le site qui livra un grand nombre de sculptures polychromes du VIII<sup>e</sup> siècle. Il passa ensuite par Koutcha et fit fouiller deux temples situés dans la région.

Finalement en décembre 1907, il arrivait à Touen-houang, à quelques kilomètres de la grotte des Mille Bouddhas d'où il devait rapporter des manuscrits et des peintures.

Ces documents avaient été cachés pendant la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle dans une petite niche de 2m.50 dans tous les sens, évidée dans le rocher, et étaient par conséquent antérieurs à cette date. Vers 1900, un moine taoïste qui gardait le temple découvrit la cachette; il donna quelques rouleaux manuscrits à des mandarins de passage et la nouvelle de la découverte s'ébruita. Sir Aurel Stein en ayant entendu parler, se rendit à Touen-houang et put acquérir une partie des manuscrits qui sont actuellement à Londres. Lorsque Pelliot arriva, il restait encore environ 15,000 rouleaux. Le moine taoïste ne voulait pas vendre la totalité et ne consentit à en céder que 5,000. Pelliot procéda à un tri rapide, il choisit tous les manuscrits

---

9) Cf. Paul Pelliot, pp. 22. Art. du Docteur L. Vaillant, p. 61.

10) Cf. Paul Pelliot, p. 22, 60.

écrits en des langues non chinoises et prit les textes chinois qui lui semblaient les plus intéressants, puis il quitta Touen-houang avec son précieux chargement. Au début d'octobre 1908, il arrivait à Pékin dont il repartait bientôt pour se rendre à Hanoi, où il parvenait au mois de décembre. Il publiait immédiatement quelques articles dans le *Bulletin* puis se remit en route le 21 mai 1909 vers la Chine<sup>11</sup> pour rentrer finalement à Paris le 24 octobre 1909.<sup>12</sup>

Le 10 décembre, il rend compte de sa mission devant le Comité de l'Asie française dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne; le 25 février 1910, l'Académie des Inscriptions entend le rapport du jeune explorateur et lui adresse ses félicitations; le 29 janvier 1911, les professeurs du Collège de France décident que la chaire d'hébreu sera transformée en chaire de langue, histoire et archéologie de l'Asie Centrale; le 7 mai, il est désigné pour cette chaire par 26 voix sur 35 votants. Cette désignation est ratifiée par le ministre le 4 juin 1911.

L'Institut, le Collège de France et diverses sociétés savantes rendaient ainsi un hommage légitime aux brillants résultats de la mission. Mais une violente campagne de presse, qui s'était déchaînée contre la Mission Pelliot, avait fini par émouvoir même certains savants, ainsi qu'en témoigne le scrutin du 7 mai au Collège de France.

Cet épisode montre l'influence que peuvent prendre sur le public les affirmations de gens envieux et incompetents.

Pendant l'absence de Pelliot, Fernand Farjenel, Bibliothécaire au Ministère des Finances, qui savait quelque peu de chinois mais n'avait jamais pu aller en Chine, critiqua violemment diverses traductions d'Edouard Chavannes.<sup>13</sup> Puis il dirigea ses attaques contre P. Pelliot; il était soutenu surtout par Jean Ajalbert et plus sournoisement par Blochet, conservateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque Nationale.

Ces critiques estimaient qu'Aurel Stein avait vidé la cachette des manuscrits avant l'arrivée de l'explorateur français et que celui-ci

---

11) BEFEO 1909, T. IX, p. 402.

12) BEFEO 1909, T. IX, p. 817.

13) Voir les communications faites à la Société Asiatique les 12 juin 1907, 13 novembre 1908, 20 mai 1910; voir aussi les articles parus dans *L'Echo de Chine*, 3 et 11 novembre 1909, et dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, octobre 1910.

avait simplement rapporté un lot de manuscrits faux qui avaient été préparés pour sa venue par "un moine mystificateur".

Cette histoire invraisemblable fut répétée dans une foule de journaux sans aucune espèce de preuve mais avec un grand renfort de rapprochements injurieux. Pelliot répondit avec la fermeté qui le caractérisait dans la *Dépêche de Toulouse* du 6 octobre 1910. Mais rien ne pouvait arrêter ses détracteurs; il est cependant probable qu'après sa nomination au Collège de France l'agitation se fût calmée, mais Pelliot était excédé.

Le 3 juillet 1911, il avait été sollicité d'assister à un banquet que la "Société des Français d'Asie" offrait à M. Albert Sarraut à l'occasion de sa nomination au poste de Gouverneur Général de l'Indochine. Il se trouva alors en présence de Farjenel, et à l'issue du repas, il lui administra deux vigoureuses gifles.

A la suite de cet incident, les articles malveillants reprirent de plus belle. Dans une réponse adressée à Clément Vautel, Pelliot écrit: "J'ai giflé M. Farjenel parce que, depuis près d'un an, il accole mon nom à ceux du docteur Cook, le pseudo-découvreur du Pôle et de Mme Humbert, la dame au coffrefort. C'est une question d'homme à homme, où la science n'a rien à voir".<sup>14</sup>

Farjenel songea tout d'abord à un duel, mais ayant appris que Pelliot était un brillant escrimeur, il se contenta de l'assigner au Tribunal correctionnel. Finalement la cause fut jugée le mercredi 25 octobre 1911 et Pelliot fut condamné à 5 frs d'amende et à 1 fr. de dommages et intérêts.

Sylvain Lévi, dans une lettre du 23 octobre 1911 adressée à Pelliot pour lui faire savoir qu'il aurait été disposé à témoigner en sa faveur, porte sur cette affaire un jugement qui mérite d'être reproduit. Parlant de Farjenel, il écrit: "Incapable d'une émulation réelle, il s'est acharné de toutes ses forces à vous paralyser par l'injure et par l'outrage, vous avez cru devoir l'en corriger d'un revers de main. Je ne vous en félicite pas, car on ne se compromet pas avec des gens de cet acabit. Mais j'avoue que si jamais une gifle a eu le droit de s'abattre sur la joue d'un sinistre envieux, c'était dans votre cas; je l'aurais dit au tribunal si vous m'y aviez appelé".

---

14) *Le Matin*, 19 juillet 1911.

Les polémiques qui avaient repris violemment à l'occasion du procès s'éteignirent peu après et personne n'osa plus suspecter l'honnêteté et la science du jeune savant.

Pelliot s'occupa tout d'abord des documents qu'il avait lui-même rapportés du Turkestan. Il publia tout d'abord en collaboration avec Chavannes un volumineux travail intitulé *Un Traité manichéen retrouvé en Chine*.<sup>15</sup> Mobilisé en août 1914, il revêtit l'uniforme et se consacra à la vie militaire. Il va aux Dardanelles comme membre de la Commission française détachée auprès de l'état-major du général Yan Hamilton qui, avant de rentrer en Europe, lui remet la Military Cross.

Après l'évacuation du corps expéditionnaire, Pelliot est nommé attaché militaire à Pékin. Il s'applique avant tout à remplir les devoirs de sa charge, mais il utilise toutefois ses loisirs à compléter sa bibliothèque, à travailler et même à jouer au bridge.

Lorsque je me trouvais à Pékin en 1921 et 1922, on citait encore les noms de certains joueurs vaniteux qui chaque soir venaient perdre leur argent au cercle afin de prétendre à l'honneur de rivaliser avec le redoutable champion de bridge qu'était Pelliot. On prétendait que les sommes gagnées régulièrement de cette façon servaient à acheter les livres qui encombraient la résidence de l'attaché militaire. Malgré cela, Pelliot trouvait le temps de publier en 1916 un important travail consacré au texte d'un des classiques chinois sous le titre *Le Chou king en caractères anciens et le Chang chou che wen*.<sup>16</sup> Il écrivit aussi un article dans une encyclopédie publiée en Chine.<sup>17</sup>

En 1918, il est envoyé en Sibérie par le Gouvernement français auprès du général Koltchak pour s'informer de la situation. Ce fut pendant ce voyage qu'il se maria à Vladivostock.

Finalement, la guerre terminée, il rentra en France et quitta définitivement l'uniforme qui cependant lui seyait si bien. Le 6 mai 1921, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.<sup>18</sup> Le 25 octobre 1922, il prit la parole à la séance des Cinq Académies, mais encore une fois se souciait peu des usages établis

---

15) Cf. *Journal Asiatique*, 1911, t. II, pp. 499-617, 1913, t. I, pp. 99-199, 261-394.

16) Paru dans les *Mémoires concernant l'Asie orientale*, t. II, Paris, 1916.

17) Couling, *Encyclopaedia Sinica*, Shanghai, 1917, pp. 298-301.

18) Cf. *T'oung-pao*, Vol. XX, p. 372.



il lut son étude debout appuyé sur le dossier du siège inconfortable sur lequel, d'après la tradition, il aurait dû s'asseoir.<sup>19</sup>

Dès son retour, il avait repris sa place au Collège de France. Son enseignement réservé à l'Histoire de l'Asie centrale l'obligea à délaissier un peu les travaux de sinologie proprement dits pour se livrer à l'étude des langues turques et mongoles et se consacrer à des récits de voyageurs européens qui avaient traversé l'Asie au Moyen-âge. Il s'intéressa surtout à l'histoire des dynasties mongoles qui avaient dominé toute l'Asie et régné sur la Chine de 1280 à 1368. Ceci l'amenait à consulter simultanément les historiens persans et chinois.

Parmi les publications de Pelliot sur ces sujets divers, on peut citer deux études consacrées à des langues de l'Asie centrale et publiées en 1935 et 1936,<sup>20</sup> puis une série d'articles parus de 1923 à 1931 sur *Les Mongols et la Papauté*,<sup>21</sup> qui constitue une très importante contribution à l'histoire diplomatique des croisades et qui a été réunie en un tirage à part de 222 pages. Il faut surtout mentionner un volumineux commentaire de Marco Polo qui doit paraître à Londres. Pelliot ne délaissait pas pour cela les travaux de sinologie. En 1920, il devint directeur du *T'oung pao* en remplacement de Chavannes et à partir de cette date il y publia la plus grande partie de ses travaux.

En 1920, il y fit paraître la traduction, avec un abondant commentaire, d'un texte particulièrement intéressant pour l'histoire du bouddhisme et du taoïsme, *Meou-tseu ou les doutes levés*.<sup>22</sup>

En 1923, il publiait aussi ses *Notes sur quelques artistes des Six dynasties et de la dynastie des T'ang*.<sup>23</sup>

En 1927, il était nommé professeur à la chaire de philologie, littérature et art chinois à l'Institut des Hautes Etudes chinoises qui venait d'être créée à la Sorbonne. Ceci lui permit de consacrer une partie de son enseignement à la Chine proprement dite. Il fit ainsi

---

19) Cf. *Excelsior*, 26 octobre 1922.

20) Tokharien et Koutchéen, dans le *Journal Asiatique*, 1934, I, pp. 23-106; A propos du Tokharien, dans le *T'oung-pao*, 1939, pp. 259-284.

21) Articles parus dans la *Revue de l'orient chrétien*, 1922, 1923, 1924, 1931-32.

22) *T'oung-pao*, Vol. XIX, pp. 255-433.

23) *T'oung-pao*, Vol. XXII, pp. 215-291.

pendant plusieurs années de très remarquables conférences avec projections sur l'art chinois, qui attirèrent un public relativement nombreux.

Pelliot avait d'ailleurs un don de parole exceptionnel qui aurait pu faire de lui un très grand orateur. La clarté de ses exposés jointe à son élocution facile et au charme de sa parole lui permettait de rendre intéressants les sujets les plus arides.

A l'issue de ses cours, il recevait avec beaucoup de bienveillance ses auditeurs qui lui demandaient des conseils et, grâce à sa prodigieuse mémoire, il fournissait toujours des renseignements exacts facilitant les recherches ou permettant de rectifier des erreurs.

Souvent il revoyait les manuscrits ou les épreuves des travaux de ses élèves. Il a ainsi lu avec soin le manuscrit d'un ouvrage que j'avais rédigé. Il m'indiqua quelques rectifications à faire, mais surtout il me permit de compléter mes notes, m'indiquant où je pouvais trouver les renseignements qui me manquaient. Ces références étaient gravées dans sa mémoire, mais souvent il se reportait à tel article de revue dont les marges étaient remplies d'annotations manuscrites. Il n'avait guère de fiches que pour les renseignements bibliographiques.

Ses études portant sur des sujets si variés avaient élargi le champ de ses connaissances à presque tous les pays de l'Asie. Sa vaste érudition se faisait particulièrement remarquer lors des congrès orientalistes ou aux séances de la Société Asiatique dont il était devenu le président en décembre 1935. Dans ces réunions, il dirigeait les débats avec la maîtrise que lui donnait sa connaissance de tous les problèmes d'archéologie, d'histoire ou de philologie, relatifs à la Chine, au Turkestan, à l'Iran et aux Indes.

Il était universellement connu de tous ceux qui étudiaient les civilisations d'Extrême-Orient. Des Universités des Etats-Unis l'invitèrent plusieurs fois à venir donner des conférences qui eurent toujours le plus éclatant succès et ne firent qu'accroître sa renommée.

On le consultait souvent d'Angleterre ou d'Amérique avant de choisir des professeurs ou pour organiser des Instituts de sinologie.

Pelliot faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes à l'étranger; il appartenait, entre autres, à l'Académie des Sciences de Léninegrad et en 1939 était devenu membre du grand institut de recherches chinois connu des Européens sous le nom d'Academia Sinica.

Il a conservé chez lui toute sa correspondance assez vaguement classée dans de volumineux dossiers<sup>24</sup> et on y retrouve des lettres de savants orientalistes de toutes les parties du monde. Il y a là une mine qu'exploiteront peut-être un jour, ceux qui voudront s'intéresser à l'histoire de l'orientalisme. Il avait en outre reçu les titres de docteur *honoris causa* de plusieurs universités, parmi lesquelles je citerai seulement celle de Harvard aux Etats-Unis et celle de Cambridge en Angleterre.

Cette activité scientifique n'absorbait cependant pas toute l'attention de Pelliot, car il s'intéressait passionnément à tous les problèmes politiques.

Pendant la guerre, il ne douta jamais de la France, et dès le mois de septembre 1940, il affirmait hautement ses sympathies pour la cause des Alliés et blâmait ouvertement les faiblesses du Gouvernement de Vichy. Il prit même une part active à la Résistance, ayant presque toujours gardé contact avec les Français qui préparaient la lutte de Londres ou d'Alger.

Il était particulièrement au courant des questions de politique contemporaine en Extrême-Orient, ce qui lui valut d'être désigné comme vice-président de la délégation française à la Conférence de l'Institut des Relations du Pacifique à Hot Springs, aux Etats-Unis en janvier 1945. Sa connaissance parfaite de l'anglais, ainsi d'ailleurs que d'autres langues européennes, lui permettait de discuter avec aisance dans les réunions internationales consacrées à la politique étrangère. Il n'est pas douteux pour ceux qui le connaissaient qu'il eût pu occuper dans la diplomatie une place de premier plan comme celle qu'il s'était faite dans les milieux orientalistes. Cette mission en Amérique fut l'occasion de son dernier voyage à l'étranger, car, bien que revenu en excellente santé, il devait être brusquement emporté par un mal implacable quelques semaines plus tard, le 26 Octobre 1945.

Pelliot a publié une œuvre extrêmement importante, disséminée dans des revues spéciales, mais n'a écrit aucun livre proprement dit; son esprit le portait plutôt vers les études de détail faites avec une extrême précision et avec un sens critique incomparable.

Il laisse en outre un grand nombre de manuscrits achevés qui seront publiés,<sup>25</sup> telle la reconstitution du texte mongol et la traduc-

---

24) Tous ces dossiers ont été remis au Musée Guimet par Mme Pelliot.

25) Une liste en est donnée par M. Hambis dans Paul Pelliot, pp. 78-79.

tion partielle de *l'Histoire secrète des Mongols*, et une nouvelle traduction de la fameuse stèle de Si-ngan-fou qui servait déjà de sujet à ses cours en 1920.

Il laisse aussi des œuvres inachevées qui ne peuvent pas être utilisées.

Pelliot avait gardé jusqu'à la fin de sa vie une incomparable activité. Non seulement il avait à corriger ses nombreux articles et à préparer ses cours, mais il recevait des étudiants et revoyait leurs manuscrits. Il lui fallait en outre trouver le temps de satisfaire à ses obligations académiques ou d'assister aux réunions des diverses sociétés ou commissions dont il était membre. J'ajouterai enfin qu'il classait lui-même sa vaste bibliothèque et suivait avec soin tous les catalogues de vente.

Il pouvait suffire à tant d'occupations grâce à une incroyable facilité de travail et une excellente santé qui lui permettait de se contenter de moins de six heures de sommeil par nuit.

Cette activité débordante ne semblait cependant pas l'avoir fatigué outre mesure et nous avons ainsi la satisfaction de ne l'avoir jamais connu diminué; nous ne garderons donc de Pelliot qu'une seule image le représentant toujours aussi alerte et aussi prodigieusement doué.

La mort de Marcel Granet le 25 novembre 1940, et celle d'Henri Maspero, le 17 mars 1945, avait déjà privé la sinologie française de deux maîtres illustres. La disparition de Pelliot survenue peu après laisse un vide qui ne peut être comblé, personne n'ayant sur les divers problèmes de l'orientalisme des connaissances aussi vastes et approfondies et n'ayant pu acquérir une autorité mondiale comparable à la sienne.

Nous trouvons cependant un motif de consolation en pensant qu'il se survivra dans ses œuvres. Nous pourrons toujours y retrouver le fruit de ses études et y apprendre ses méthodes de recherche précise.

Il sera ainsi possible de suivre ses traces et de développer les études sinologiques auxquelles il a contribué plus que personne.

**Robert des Rotours**

---